

# **Les leaders religieux musulmans ont un rôle à jouer dans la lutte contre le radicalisme islamique**

La problématique du radicalisme religieux, dans le champ musulman, s'ancre à la fois dans l'histoire de la production d'une vision du monde fondée sur l'hégémonie et la domination, dans l'exégèse et le droit musulman, avec laquelle la plupart des leaders religieux n'ont pas rompu, mais également dans le réformisme tel que l'islamisme du vingtième siècle va le promouvoir de par le monde musulman. Sur le premier aspect, historique, j'ai émis dans plusieurs articles l'hypothèse que le discours religieux musulman contemporain, toutes tendances doctrinales confondues, est encore largement empreint d'un paradigme, forgé par les théologiens musulmans dans le contexte d'un empire émergent, qui visait à légitimer l'idée que l'islam est une religion ayant pour vocation de dominer le monde, au sens concret et territorial du terme. A ce plan, le salafisme est du pain béni pour pas mal de leaders religieux musulmans, dans le contexte français notamment, qui sont plus dans des stratégies d'acteurs que dans une rupture réelle avec ce paradigme. Ces leaders religieux donnent l'image de musulmans branchés et ayant adopté les codes culturels de la société, et ils développent un discours de négation de ce paradigme tout en maintenant ses fondements doctrinaux. Je m'explique ; pour tout un ensemble de questions touchant aux différents aspects de la vie sociale – rapports de genre et mixité, vie sociale et travail de la femme, mariage et divorce, rapports aux non musulmans, arts, loisirs (dont la musique, au passage), etc. - on ne trouve aucune différence notable entre les avis prônés par les différentes obédiences salafistes et les avis diffusés sur une multitude de sites web situés dans des appartenances idéologiques diversifiées, des Frères musulmans aux obédiences ethno-nationales se revendiquant des différentes écoles juridiques musulmanes. Je sais que certains acteurs associatifs me font le reproche d'amalgamer de la sorte des responsables musulmans ancrés dans un discours citoyen et ouvert sur la société avec d'autres acteurs musulmans prônant un islam de rupture avec l'environnement. Cet argument serait valable si les salafistes n'avaient aucun discours sur la citoyenneté et la participation à la société, ce qui aujourd'hui est faux, et si les autres acteurs musulmans précités avaient rompu avec les références interprétatives de l'islam issues du paradigme hégémonique, ce qui là aussi est faux.

## **Un regard critique de l'intérieur s'impose**

Bien des leaders religieux musulmans accusent les salafistes de faire un catalogue de versets et de hadiths, pour prôner leur idéologie, sans passer par le filtre des savants de l'époque classique, hormis le fameux Ibn Taymiyyah. Pourtant, curieusement, sur certains sujets comme la liberté de conscience, de religion – incluant la possibilité de quitter l'islam sans être « inquiété » – on ne trouve sur les sites et dans les discours de ces leaders « éclairés » que des compilations de versets et de hadiths, bien entendu choisis à dessein, sans qu'ils ne donnent accès aux avis référencés de savants anciens et contemporains légitimant la liberté de conscience et de choix de vie, comme la citoyenneté politique pleine et entière aux non musulmans en pays d'islam. Ils ne le peuvent pas car les avis les plus autorisés, dans l'exégèse comme dans les différentes écoles juridiques musulmanes, prônent justement le contraire. Il leur faudrait pour cela remettre en cause une bonne partie de cet héritage, ce qu'ils ne veulent pas assumer. De ce point de vue, on peut toujours rassurer les sociétés occidentales sur le fait que Daesh est un groupe sectaire dirigé par des fous furieux dont on retirera avec véhémence la qualité de musulmans, sauf que ce dernier puise ses références dans des avis doctrinaux faisant autorité dans le droit musulman traditionnel. Juste à titre d'exemple, je consultais récemment un site web prônant la diffusion du malékisme – l'une des quatre principales écoles juridiques musulmanes - auprès du public

musulman francophone ; l'un de ses promoteurs, se réclamant d'un islam des lumières, n'a pourtant pas hésité à mentionner le fait que, dans l'avis juridique faisant autorité chez les théologiens malikites, parmi les conditions pour être le témoin légal d'un mariage était le fait d'être un homme, musulman pratiquant, et libre (c'est moi qui souligne), sans aucune autre forme de précision sur la dimension historique et révolue de l'esclavage en islam. C'est pour cela que, de mon point de vue, on ne pourra jamais faire avancer les questions relatives à un islam ancré dans le monde sans assumer et dépasser cet héritage dont une bonne partie est purement et simplement obsolète, voire même dangereuse.

Sur le second aspect, il existe un argumentaire assez subtil consistant à inscrire les mouvements islamistes contemporains, les Frères musulmans au premier chef, dans la filiation des réformistes du dix-neuvième siècle. Ces mouvements auraient porté, à l'échelle de groupes constitués, les idéaux de réforme de l'islam tels que portés par des personnages à l'instar de Djamâl ad-dîn al Afghâni et Muhammad 'Abduh. Cette interprétation est, certes, plaisante, elle a même connu une tentative de formalisation dans la thèse de doctorat d'un prédicateur musulman francophone notoirement connu ; elle n'en demeure pas moins fallacieuse comme elle ne résiste pas à l'analyse historique. Bien au contraire, l'islamisme contemporain repose sur le couplage entre un fort conservatisme religieux – qui, au demeurant, s'accommode fort bien du libéralisme économique – relevant du salafisme, et la volonté de mise en œuvre d'un idéal de société fondé sur le paradigme hégémonique précité. Personnellement, je fais partie d'une génération de militants islamistes qui a été socialisée dans cette matrice, dans le contexte français, avec un discours et des pratiques ne se démarquant pas fondamentalement des leaders estampillés aujourd'hui comme salafistes. La seule différence notable résidait peut-être dans l'habit mais nous partageons, finalement, le même habitus, et pour nous il s'agissait de mettre en pratique l'islam « totalisant » défini par Hassan al Banna. Depuis, « de l'eau a coulé sous les ponts », pour reprendre l'adage, mais ce serait une erreur monumentale de nier ce pan important de l'histoire de l'islam en contexte occidental, car il continue à impacter la façon dont une partie des musulmans pensent et structurent leur rapport à la société. Plus récemment, si l'on reprend le fil des « printemps Arabes », ce ne sont pas, encore une fois, les leaders salafistes français qui ont été les fer-de-lance des discours vindicatifs à l'encontre des régimes arabes, et plus précisément du régime syrien, ce sont les associations et les leaders religieux proches des milieux islamistes.

L'erreur stratégique majeure, pour les musulmans comme les pouvoirs publics français, réside à la fois dans le fait de se tromper de débat et de cible. Les porosités évoquées par différents experts entre le salafisme quiétiste et le basculement vers un radicalisme de rupture violent ne se résument pas, à mon sens, au passage d'une islamité visible conservatrice vers une islamité prônant la destruction de la société, ou encore de l'adhésion aux discours de prédicateurs islamistes quiétistes francophones à l'adhésion au registre daeshien. La problématique concerne, in fine, tous les leaders religieux, et toutes les obédiences musulmanes. Aussi, en pointant du doigt l'islamité visible exacerbée comme l'antithèse d'un islam apaisé et intégré à la société, on risque d'exonérer les musulmans d'une réflexion profonde sur les discours et les pratiques de leurs leaders religieux, toutes doctrines et obédiences confondues, et sur leur continuité avec une histoire et des références doctrinales qui doivent être reconnues, assumées mais, espérons-le, dépassées. Les référents culturels de l'islam peuvent jouer un rôle crucial dans la transformation positive de l'image de l'islam. Encore faut-il que ces différents personnages – imams, prédicateurs et conférenciers, aumôniers, dirigeants des lieux de cultes, hommes et femmes – que je nomme personnellement les « diffuseurs de discours musulmans », soient en mesure de relever le défi. Nous devons en effet admettre que la libre critique des religions, comme de toutes les idéologies, est une caractéristique fondamentale de la société

démocratique, et l'islam ne peut pas échapper à cette règle. Aussi, les musulmans auront tout à gagner s'ils entrent dans l'arène du débat pour mieux rebondir, à partir des critiques de leur religion, sur une approche plus globale du vivre-ensemble dans un monde en recherche continue de sens. Pourtant, force est de constater qu'à part les condamnations de principe et les appels au respect de la religion, les diffuseurs de discours musulmans souffrent d'un cruel et flagrant déficit de communication, entre eux tout d'abord, et également avec l'environnement. Cette carence touche l'ensemble des manières de « donner à voir » l'islam au monde, et elle n'est pas une simple conséquence de la pression exercée par de quelconques forces occultes sur les musulmans. Le problème est plus profond et renvoie aux différents éléments qui composent le paradigme structurant la façon dont la majorité de ces diffuseurs de discours, de par le monde musulman, voient Dieu, le monde et la place de l'Homme en son sein, et l'organisation de la vie sociale.

### **Deux défauts majeurs dans la manière de « donner à voir » l'islam**

A ces trois plans, ces référents religieux donnent l'impression d'être prisonniers de deux défauts majeurs qui sont, tout d'abord, une « approche péjorative du divin », et ensuite une « sacralisation prohibitive » des sources et des personnages de l'islam. Par approche péjorative du divin, je vise le sens littéral de « jugement négatif » sur Dieu. Depuis les chaînes satellitaires jusqu'aux mosquées de quartiers, une rhétorique bien spécifique s'est imposée : elle est centrée sur l'idée d'un Dieu exigeant à outrance, comptable intransigeant, vindicatif au moindre faux-pas, et accessoirement magnanime. On ne peut pas nier cette omniprésence de l'approche péjorative du divin, laquelle s'est construite sur un détournement de la sémantique et du cheminement soufi pour amener le musulman sur le sentier de la peur continue du châtement. Cela produit des croyants obnubilés par l'idée de pureté et de perfection de l'acte, non pas pour communier avec Dieu sur la base du « désir ardent » (*al-shawq* ou *al-ishq*), mais uniquement par crainte du courroux divin et de son couperet vengeur. De même, par « sacralisation prohibitive » des sources et des personnages de l'islam, je vise la façon dont il est devenu quasiment blasphématoire d'opérer un jugement critique sur les sources scripturaires, leur interprétation et leur diffusion. S'y ajoute le très faible niveau de connaissance religieuse des musulmans, dont usent et abusent une bonne partie des diffuseurs de discours. Cela rend très problématique le simple fait de citer des exégèses du Livre désormais méconnues, que ce soit en matière théologique, culturelle ou concernant les relations sociales. A titre illustratif, j'ai parfois l'occasion d'exposer aux musulmans un aspect basique et connu de la théologie musulmane : il n'existe pas en islam une conception unique de Dieu, de sa relation au monde, ni même de l'au-delà. En retour, j'ai toujours le regard interrogatif de musulmans qui me rétorquent « mais c'est impossible, notre imam – ou le cheikh untel, ou tel livre apologétique – nous a dit qu'en islam il n'y a jamais eu de divergence sur Dieu, et affirmer cela c'est remettre en cause le Coran ! » Ces musulmans n'ont jamais eu accès à une approche plurielle du divin car les bien-pensants – de l'islam cette fois – ont fait les bons choix et ont déterminé la Vérité à leur place. Les diffuseurs de discours, quant à eux, affirment de manière trop téméraire que les musulmans de la « base » ne seraient pas aptes à distinguer le bon grain de l'ivraie en matière de religion. Il faudrait donc leur mâcher le travail. Ce faisant, on ôte aux musulmans la possibilité d'interagir avec le divin à partir de leur ancrage culturel, de leur vie et de leurs aspirations personnelles, comme cela était le cas chez les premières générations de l'islam.

Ces domaines relèvent aujourd'hui d'une véritable chasse-gardée de référents religieux revendiquant le titre de Cheikhs. Une bonne partie d'entre-eux disqualifie d'ailleurs d'une façon un peu trop suspecte les empêchements de tourner en rond, en particulier ces « musulmans qui font le jeu de l'adversaire ». Ils instillent l'idée qu'en islam, à chaque question il n'y a qu'une

réponse se situant dans la Vérité, la leur au passage... Cette attitude ne sort pas du néant et n'est pas le fruit d'une pression de la société ; elle possède un arrière-fond propre à l'histoire des musulmans. De même, elle est propagée par des diffuseurs de discours qui trouvent là un moyen de conforter leur ascendant sur les publics fréquentant les sphères culturelles. Concernant la France, il faut savoir que la majorité des personnes affichant le titre de « diplômé » d'une université islamique sont en fait titulaires d'une Licence, parfois d'un Master. Cela signifie qu'elles n'ont jamais conduit de recherche académique au cours de laquelle elles auraient pu mettre en œuvre un protocole d'approche critique ou de contextualisation des sources de l'islam. Il en résulte une espèce de mimétisme caricatural où, après un cursus d'études islamiques courtes, des référents religieux arborent l'habit du « savant », signe d'une légitimité non sujette à discussion.

### **Renouer avec la Tradition pour redonner du sens au monde**

Ces deux défauts majeurs influencent fortement la façon dont les musulmans, particulièrement ceux qui entretiennent un lien avec les sphères culturelles, se pensent et agissent dans un islam hyper-normatif. J'entends par là un islam où chaque fait et geste est systématiquement renvoyé à une source scripturaire censée déterminée « La » bonne façon de l'accomplir sous peine de s'exposer à un châtement divin. Je vise également un islam où les dés sont pipés dès le départ puisque le musulman ne peut pas se projeter dans un champ pluriel de possibilités d'interagir avec la religion. Si l'on n'y prend garde, le risque de voir se multiplier des « parcours de fragilisation » est là, devant nous. Cette fragilisation a pour caractéristiques majeures la peur exagérée du courroux divin, une approche malade de la « pureté » et une exacerbation du caractère sacré des sources scripturaires. Cela entraîne, *a minima*, un sentiment épidermique d'agression dès lors qu'une critique de l'islam, fût-elle émise par un musulman, effleure ce « tout sacré ». *A maxima*, elle peut entraîner le musulman fragilisé dans la spirale infernale du repli sur soi et du rejet d'un monde considéré comme fondamentalement hostile. En conséquence, c'est toute la façon dont les musulmans « donnent à voir » l'islam qui est plus ou moins impactée. Aussi, il n'est pas normal qu'un musulman soit persuadé que la vérité théologique s'incarne dans une approche du monde univoque ; depuis la vision de Dieu jusqu'à la façon de se mettre au lit, en passant par une manière unique de se vêtir et la séparation avec un environnement jugé corrompu. Les diffuseurs de discours, quant à eux, tiennent leur part de responsabilité dans la diffusion tous azimuts – Internet et paraboles aidant – d'une vision négative et prohibitive du divin. Ils doivent avoir à l'esprit qu'ils sont une partie du problème et de la solution. Le temps est venu qu'ils reviennent à la Tradition, la vraie tradition critique et polémique, afin qu'ils offrent au monde une nouvelle perspective de sens parce qu'ils donneront à voir un islam porteur d'un sens nouveau.